

LA SUISSE FACE AUX NAZIS

Stephen P. HALBROOK

LA SUISSE FACE AUX NAZIS

*Introduction et traduction de
Jean-Jacques Langendorf*



ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

REMERCIEMENTS

L'éditeur adresse sa vive reconnaissance à la Fondation Marcel Regamey, à la Bibliothèque Am Guisanplatz, ainsi qu'aux généreux mécènes qui ont souhaité garder l'anonymat, dont le précieux soutien a permis la traduction par Jean-Jacques Langendorf de l'ouvrage original et l'édition de ce livre.

Il remercie enfin MM. Jean-Jacques Rapin, D^r Jürg Stüssi-Lauterburg, D^r Roland Haudenschild et les nombreuses sociétés militaires de Suisse romande qui n'ont épargné ni leur soutien ni leurs encouragements pour que ce projet voie le jour.

Cet ouvrage est paru en anglais et en allemand sous les titres suivants:

The Swiss and the Nazis. How the Alpine Republic survived in the Shadow of the Third Reich,

© 2006. Casemate Havertown.

Schweizer Widerstand gegen Nazi-Deutschland von Zeitzeugen erlebt und dokumentiert, eine Ergänzung zum Bergier-Bericht, © 2010. Verlag Merker im Effingerhof, Lenzburg.

Couverture: Hans Steiner – Soldat d'infanterie, vers 1940

© Musée de l'Elysée, Lausanne

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-608-8

Préface

Stephen Halbrook s'est intéressé à la Suisse dès sa première enfance. Ce petit Etat au centre de l'Europe, entouré de puissances plus importantes, la situation géographique de ce pays alpin, le succès économique et surtout la démocratie, le fédéralisme et l'esprit de liberté ont déjà fasciné le petit écolier Steve qui, plus tard, en tant que juriste et historien accompli, y consacra un travail scientifique important. Son enthousiasme a fait de Halbrook un vrai helvétophile et profond connaisseur de la Suisse. Rares sont les citoyens des Etats-Unis d'Amérique qui, sans l'existence de liens particuliers, disposent de telles connaissances et qui, en plus, en font usage en publiant des écrits scientifiquement fondés mais aussi facilement accessibles à un public américain et international. Après avoir déjà publié plusieurs livres sur la Suisse, Halbrook a «récidivé» en écrivant *The Swiss and the Nazis*, traduit récemment en allemand et maintenant en français.

Depuis bien des années, l'auteur s'intéresse particulièrement à l'histoire de la Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il est donc quasiment logique qu'il ait suivi la crise due aux biens en déshérence. Halbrook était contrarié par les accusations virulentes proférées par son pays, considéré en son temps comme République sœur de la Suisse. Il est toujours très critique envers l'historiographie officielle américaine qui se fonde uniquement sur des sources utiles à la position politique des Etats-Unis – le rapport *Eizenstat* en est l'exemple le plus marquant. Ce qui attrista notre auteur pourtant plus encore, c'est bien la manière de réagir de la Suisse officielle aux attaques venimeuses, en particulier par la publication du rapport de la Commission *Bergier*. Halbrook a été choqué par la partialité de ce travail et le seul appel à des sources conformes aux opinions politiques des chercheurs. Il considérait qu'il était impératif d'opposer au rapport de la commission d'experts une présentation objective se fondant sur un éventail de sources plus complet. Dans cet ordre d'idées, il était en contact étroit avec le groupement *Histoire Vécue* auquel il apportait son soutien et son expertise. Dans l'effort commun de corriger la présentation officielle partielle de l'histoire, le présent ouvrage de Halbrook est un élément de poids, l'auteur étant un citoyen américain sans lien avec des intérêts suisses particuliers.

C'est surtout en se fondant sur des sources allemandes que l'auteur réussit à corriger la présentation des «néohistoriens» et à démontrer que la situation de la Suisse était extrêmement sérieuse et que la menace militaire allemande était une réalité grave. La preuve que les nazis avaient

préparé des plans très poussés pour attaquer et occuper la Suisse est clairement fournie.

Halbrook se sert de sources alliées et allemandes pour démontrer la volonté de la Suisse de résister. L'éminent rôle du général Guisan ainsi que l'importance d'une armée toujours mieux formée et équipée pour la survie du pays sont entièrement reconnus. Le Conseil fédéral qui respectait les obligations du statut de neutralité apparaît comme ferme. Halbrook ne cache pas les machinations des nazis allemands et suisses dans notre pays mais souligne avec force et admiration la volonté de résister d'une majorité écrasante du peuple suisse.

Le fait que la commission d'experts ait arbitrairement et systématiquement refusé toute consultation ou même participation de la part de témoins de l'époque est relevé par l'auteur avec stupéfaction. En tant qu'historien, il est bien conscient que tout témoignage écrit et surtout oral reflète avant tout des perspectives subjectives et doit dès lors donner lieu à une appréciation équilibrée. La simple exclusion de *l'oral history* d'un travail de recherche est toutefois considérée comme inadmissible. Dans un immense effort de combler les lacunes, Halbrook s'est soigneusement appliqué à rechercher dans les archives et à compléter les résultats scientifiques fondés sur des sources écrites par des témoignages de personnes ayant vécu à l'époque. Ce sont justement ces témoignages impressionnants et parfois touchants qui démontrent les défauts du rapport des experts qui n'ont pas voulu tenir compte de la situation générale de l'époque dans leurs récits. Les témoignages contribuent grandement à une perception réaliste de l'époque sur les plans politique, militaire, économique, social et humain et reflètent par des mots souvent simples la situation dans laquelle se trouvaient le peuple suisse ainsi que les étrangers et en particulier les réfugiés vivant dans une Suisse encerclée et menacée en permanence par les forces de l'Axe. Avoir réuni ces témoignages représente une contribution essentielle et hautement méritoire.

Notre auteur connaît parfaitement les forces et les faiblesses de la Suisse. Le juriste Halbrook apprécie la structure étatique et la manière de fonctionner de la Suisse. Ce qui émeut l'historien en lui, c'est la capacité de la Suisse d'avoir su sauvegarder son indépendance et sa liberté. Il reconnaît l'utilité de la neutralité qui, pour être crédible, doit disposer d'un instrument de défense valable. Sur une note moins positive, Halbrook ne se défend pas de constater quelques faiblesses dans la politique étrangère et la politique de défense de ces dernières années, en particulier en situation de crise.

Cet authentique ami américain de la Suisse mérite la plus sincère gratitude pour son œuvre.

Carlo S. F. JAGMETTI

Introduction

Vers la fin des années 90 du siècle précédent, une curieuse fièvre, malsaine comme toutes les fièvres, s'est emparée de la Suisse. Les médecins consultés ont eu tôt fait d'établir le diagnostic: honte de soi, culpabilisation, autoflagellation, dénigrement de sa propre histoire, mensonge et travestissement. Les tirs de l'artillerie lourde se déchaînent sur ce pays et ce peuple. Les obus de 150 mm, de 220, voire de 440 portent des noms divers: collaboration économique avec le Reich, refoulement de réfugiés – essentiellement juifs – à la frontière, enrichissement grâce à de l'or volé, non-restitution de biens aux descendants des victimes, etc. Les Ziegler («Pendant la guerre, la Suisse a fait la pute avec les nazis»), les Bergier, les Tanner et tant d'autres – formant un chœur de vieilles divas défraîchies – se livrent à des vocalises stridentes sur la scène de l'ignominie, avant d'entonner: «Honte, honte, honte à la Suisse d'exister!»

Si l'on consulte aujourd'hui les journaux de cette époque, on acquiert le sentiment que notre presse et nos intellectuels, confits dans le dogme bien pensant, ont perdu alors, dans un accès d'ivresse suicidaire, non seulement tout sens de la mesure mais, pire encore, tout sens critique. Cependant, ils n'étaient pas les seuls. Un chœur compact et nombreux de pleureuses se fit entendre aux Etats-Unis. A le réentendre en 2011, on est confondu par l'indigence, mais aussi par la brutalité du texte: «Les Suisses doivent découvrir quelle sorte de salopards étaient leurs grands-pères» (*Un parlementaire juif américain*), «La neutralité suisse est une tromperie morale» (*New York Times*), «La malhonnêteté est un code culturel que maîtrise chaque Suisse» (*Tom Bower*), «Les Suisses sont cupides, profiteurs, blanchisseurs d'argent, receleurs, voleurs, pillards et menteurs» (*US News and World Report*), «Un pays aux rues propres et aux cœurs sales» (*New York Post*) N'oublions pas non plus le *Rapport Eizenstat* qui, sous couvert d'objectivité historique, accable la Confédération, sans parler d'un film britannique presque surréaliste, à force de mensonges et de distorsions.

Or c'est toutefois dans ces Etats-Unis contempteurs que certaines voix, y compris juives, vont se faire comprendre, pendant et après l'époque du dénigrement, en faveur de la Suisse. Mentionnons entre autres celles d'Angelo Codevilla, de Leo Scheibert, de D.F. Vagts, etc. Pour l'honneur du pays, quelques voix se sont aussi élevées entre Léman et Bodan, mais soit timides, soit étouffées (ou les deux) par une presse aux ordres du *Main Stream* anti-helvétique.

La plus présente, et peut-être la mieux entendue, aura certainement été celle de Stephen P. Halbrook. L'homme, juriste et philosophe, s'est fait connaître dans son pays comme défenseur du 2^e Amendement de la Constitution qui accorde à tout Américain le droit de posséder des armes. C'est dire que la tradition suisse du tir et de l'arme à la maison ne le laissera pas indifférent, comme d'ailleurs les structures institutionnelles et l'histoire de la Confédération. Dans son premier ouvrage (2006), celui que nous présentons au public francophone en traduction, *The Swiss and the Nazis: How the Alpine Republic Survived on the Shadow of the Third Reich*, il s'efforce de faire comprendre à des lecteurs anglo-saxons ce qu'a été sous tous ses aspects, mais surtout dans le quotidien, la situation – et la résistance – de la Suisse soumise aux pressions de la dictature, le second, *Target Switzerland* se concentrant plutôt sur les aspects militaires de cette résistance. Le lecteur helvétique, qui prendra connaissance de ces pages, ne tardera pas à ressentir la profonde sympathie que Halbrook éprouve à l'égard de notre pays. Si certains se sont efforcés de démontrer, avec un acharnement psychotique, qu'il avait fait *tout faux* entre 1939 et 1945, Halbrook montre qu'il a fait ce *qu'il a pu*, dans des conditions extraordinairement difficiles. Son grand mérite, dans ces pages, est d'avoir restitué l'opacité, les angoisses, les peurs, les difficultés, les luttes, mais aussi la détermination et les espoirs, de ce que l'on pourrait appeler (bien que l'expression ait été appliquée à une autre époque), les *années de plomb*. Avec cette analyse, il restitue le contexte de cette période, il évoque une histoire dont, alors, on ne connaissait pas la fin, contrairement à nos aristarques et à nos grands inquisiteurs qui jugent parce qu'ils détiennent, mais a posteriori, la clé des événements.

Jean-Jacques LANGENDORF

Avant-propos

Durant la Deuxième Guerre mondiale, la Suisse aurait dû, en raison de la logique stratégique, devenir la proie des nazis. Elle borde directement la frontière allemande et les puissances de l'Axe l'ont entièrement encerclée à cette époque. La plus grande partie de sa population appartient à l'espace linguistique germanique et l'Axe, par le nombre de ses habitants, lui était une bonne trentaine de fois supérieure. Les Alpes suisses pouvaient être aisément défendues alors que le Plateau, où se trouvent la plus grande partie de la population et de l'industrie, est relativement plat et facilement accessible à des troupes mécanisées. Pays situé au cœur de l'Europe, dépourvu d'accès à la mer, la Suisse ne pouvait compter sur l'assistance d'un éventuel allié.

En outre, la neutralité politique était dépourvue de toute valeur aux yeux d'Adolf Hitler, les frontières nationales ne constituant pas un obstacle pour la *Wehrmacht*. Des théoriciens nationaux-socialistes d'avant-guerre ont présenté des cartes sur lesquelles la Suisse avait disparu, la plus grande partie intégrée à l'Allemagne, les territoires plus petits situés le long de frontières ethniques étant destinés à devenir des Etats satellites. En 1940, les pays entourant la Suisse faisaient partie de l'Axe ou se trouvaient sous domination nazie. La *Wehrmacht* élaborait des plans de guerre éclair contre la Suisse.

Mais cette dernière ne fut pas attaquée. Son armée prit position sur la frontière, s'enterra dans des forteresses alpestres, se jurant de faire payer le prix fort à tout envahisseur. Les nazis cherchèrent en permanence des occasions d'infiltrer la Suisse ou de l'attaquer mais, en raison de la résistance du pays, de l'habileté de sa diplomatie, de multiples manœuvres de diversion, l'heure favorable à l'attaque ne sonna jamais.

Différentes raisons expliquent la survie de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale, l'analyse finale démontrant que c'est la dimension gigantesque de la guerre entreprise en Russie par Hitler, à partir de juin 1941, qui joua le premier rôle. Si le dictateur était rapidement venu à bout de l'Union soviétique, comme il le pensait, le courage traditionnel des Suisses et les amples mesures défensives qui l'accompagnaient n'auraient pas résisté à la force brutale. Avec les aléas de la guerre à l'est, puis plus tard à l'ouest, les Suisses furent le jouet des circonstances et de l'attente: leurs mobilisations étaient déterminées par chaque menace de l'Axe car ils ignoraient quand une attaque de la *Wehrmacht* se produirait.

La politique de dissuasion helvétique revêtit trois dimensions principales. La première relevait du système militaire du pays, unique en son genre, où chaque homme apte à servir est incorporé dans l'armée, ce qui lui permet d'intégrer une grande partie de la population, beaucoup plus que dans les autres pays et, surtout, beaucoup plus que dans les petits Etats conquis par Hitler. Deuxièmement, et c'est là un fait mal connu, la Suisse mina ses infrastructures, en particulier ses voies de communication – ponts, voies ferrées ainsi que les tunnels alpins stratégiquement importants – faisant comprendre aux Allemands qu'en cas d'attaque elles seraient immédiatement détruites. Bien que les coûts entraînés par de telles destructions auraient été élevés, il ne faisait aucun doute pour les Allemands que la Suisse était prête à tout dans le cas d'une invasion, ne reculant pas devant sa propre dévastation.

La troisième forme essentielle de la dissuasion fut improvisée durant la guerre par le commandant en chef de l'armée suisse, Henri Guisan, lorsqu'après la défaite de la France, les chars allemands eurent pris position le long de la frontière occidentale du pays, très exposée. Guisan décida en 1940 de ne pas jouer le jeu des nazis, de ne pas entrer dans leur tactique et dans celle de la guerre éclair, en déplaçant la plus grande partie de l'armée dans la zone fortifiée des Alpes, dans le Réduit national. Cette stratégie, qui impliquait un énorme mouvement de troupes et de gigantesques travaux de constructions, signifiait que les chars de la *Wehrmacht* et les avions de la *Luftwaffe* se seraient avérés inefficaces contre la masse principale de l'armée suisse. A la place d'une guerre rapide, basée sur une tactique souple, la *Wehrmacht* aurait été contrainte de livrer un long combat au cœur des Alpes où les fantassins suisses et l'artillerie bien retranchée auraient ouvert le feu sur tout ennemi approchant.

Ces trois mesures, et d'autres encore, prises par la Suisse – entre autres spirituelles et matérielles – empêchèrent Hitler d'annexer la Confédération, jusqu'au moment où les nazis furent anéantis à leur tour par de puissantes forces extérieures.

Il résulta de tout cela qu'il n'y eut pas d'holocauste en Suisse, pas de travail forcé, pas de réquisitions de machines ou de moyens de transport pour l'usage illimité des nazis. Les milliers de réfugiés qui avaient trouvé refuge dans le pays ne furent jamais persécutés et encore moins déportés dans les camps de la mort. La Suisse était, et est, une démocratie multiculturelle rassemblant différents groupes ethniques et différentes religions avec une tradition de tolérance. L'Allemagne nationale-socialiste avec son racisme institutionnalisé et son culte du chef incarnait tout ce que la Suisse abhorrait.

En raison de sa situation géographique au cœur de l'Europe et de son plurilinguisme, la neutralité de la Confédération avait déjà été codifiée

vers 1515 par des instances européennes. D'abord considérés comme des guerriers d'élite en Europe et s'illustrant durant des siècles dans le service étranger, les Suisses furent reconnus au lendemain des guerres napoléoniennes par le Congrès de Vienne comme faisant partie d'une confédération d'Etats qui devait s'abstenir de prendre parti dans les futures guerres européennes. C'est ainsi que la neutralité de la Confédération devint le principe fondamental de sa politique étrangère durant la guerre franco-allemande de 1870-1871 et durant la Première Guerre mondiale jusqu'à ce que son principe de neutralité armée fut mis rudement à l'épreuve durant la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'elle était totalement encerclée par l'Axe. Durant cette période, les Suisses, qui s'accrochaient courageusement à leur indépendance, furent appelés à faire revivre le courage de leurs ancêtres.

En décembre 1944 Winston Churchill, toujours extrêmement prudent dans ses appréciations, écrit dans un *Mémoire* adressé à Anthony Eden: «De tous les Etats neutres, c'est la Suisse qui a le plus droit à la reconnaissance... C'est un Etat démocratique, dans le camp de la liberté, décidé à se défendre lui-même au milieu de ses montagnes, fidèle à son idéal et, indépendamment de son appartenance linguistique ou de la race, entièrement de notre côté.»¹

Sous la direction du général Henri Guisan, les forces armées helvétiques étaient prêtes à résister jusqu'au bout à une invasion. Lorsque Guisan mourut en 1960, la plus grande et la plus belle couronne fut envoyée par le général Dwight D. Eisenhower, alors président des Etats-Unis. Cinq ans auparavant, après avoir inspecté une compagnie de l'armée suisse, il écrivait: «J'ai rarement eu l'occasion durant ma carrière militaire de voir une troupe aussi parfaitement entraînée.»² La Suisse, la «République sœur» séculaire des Etats-Unis avec une armée omniprésente, dans laquelle chaque homme possède une arme et est formé au tir, jouissait d'une réputation inégalée.

Allen Dulles, le chef du réseau américain d'espionnage contre l'Allemagne, écrivait durant la Seconde Guerre mondiale depuis son poste en Suisse: «Au sommet de la mobilisation, la Confédération disposait de 850 000 hommes sous les armes ou en réserve, un cinquième de la population... C'est à sa volonté de résistance qu'elle a dû de n'avoir pas à combattre comme à son importante mobilisation humaine et matérielle pour sa propre défense. Le coût d'une invasion de la Suisse aurait certainement été très élevé pour l'Allemagne.»³ Des rapports du service de renseignements allemands montrent, avec une impitoyable clarté, que le pays ne se soumettrait pas et ne capitulerait pas à l'instar d'autres neutres et même de quelques alliés. La Suisse aurait combattu jusqu'au bout dans la tradition de ses célèbres régiments de mercenaires.

Il est facile de critiquer aujourd'hui la Confédération pour sa neutralité durant la guerre. Pourquoi n'a-t-elle pas participé aux efforts militaires des Alliés contre l'Allemagne? Et qu'en est-il du commerce helvétique, de ses exportations, et de ses importations en charbon et vivres? Pourquoi tous les réfugiés se présentant à la frontière suisse n'ont-ils pas été admis? En s'accrochant à son indépendance, la Confédération helvétique a-t-elle, d'une manière ou d'une autre, prolongé la guerre?

Il s'est agi là de reproches formulés une cinquantaine d'années après la fin de la guerre, lesquels se sont répandus rapidement dans le public, bien que reposant uniquement sur des récits ou des rapports soigneusement sélectionnés. Ces reproches attestaient d'une connaissance superficielle de la réalité de la guerre, de l'attitude des Alliés ou des options dont disposait la Suisse. Il est hautement significatif que ces accusations ne tiennent nullement compte de la dimension patriotique du pays en guerre, dont l'armée était décidée à s'opposer à une attaque.

A l'origine de ces accusations, une plainte déposée devant un tribunal de New York au milieu des années 1990 affirmant que les banques suisses avaient refusé, au lendemain du conflit, de remettre aux survivants les fonds en déshérence de victimes de l'Holocauste. Les banques répondirent que ces avoirs pourraient être versés à toute personne démontrant la légitimité de sa revendication (la Suisse n'avait jamais voté des lois de restitution pour des fonds en déshérence qui auraient permis à l'Etat de les confisquer après un certain nombre d'années). Après une campagne médiatique peu édifiante, politiquement motivée, et la menace d'un boycott financier, mais sans procédure judiciaire car résultant d'une plainte pénale, deux grandes banques suisses se mirent d'accord sur le paiement de 1,25 milliard de dollars⁴. La Banque Nationale Suisse, soutenue par l'écrasante majorité de la population suisse, refusa de s'y associer.

Nous ne traiterons pas ici de la signification de ces plaintes contre les banques et les banquiers et nous évoquerons uniquement la ferme détermination du peuple suisse de demeurer indépendant durant la guerre et de conserver ses institutions démocratiques.

Au moment où nous présentons le résultat de ces recherches, la génération de la guerre est en voie de disparition mais ses souvenirs vivants et la connaissance directe des conditions de vie réelles durant la guerre en Suisse sont d'une importance inestimable. La vie alors n'était pas simple et les choix qui se présentaient étaient extrêmement réduits. Au gouvernement fédéral à Berne revenait la tâche difficile de contrôler la presse suisse – en réalité l'esprit rebelle de tout un pays – afin de prévenir une attaque des nazis. De nombreux citoyens redoutaient une invasion mais il y avait aussi des milliers d'hommes jeunes bien entraînés au tir, installés dans des positions soigneusement préparées, qui pensaient: «Qu'ils

viennent seulement!» Il est difficile de raconter l'histoire complète de la Suisse dans la Deuxième Guerre mondiale, mais il est toutefois indispensable d'étudier de première main les expériences de la génération de la guerre du pays même, comme aussi les archives allemandes et les plans d'attaque des nazis qui y sont déposés.

L'auteur s'est efforcé de présenter un pendant aux notations historiques de son ouvrage *Target Switzerland: Swiss Armed Neutrality in World War II* (1998)⁵, publié en anglais, dans lequel il évoquait la menace nazie et la réaction politico-militaire de la Suisse, le ralliement inconditionnel de la population à la cause du pays et sa volonté de résister. Ce livre avait été rédigé dans une perspective chronologique en tenant compte de la résistance idéologique comme réaction à la menace nazie et des mesures militaires prises pendant toute la durée du III^e Reich.

Target Switzerland combla une lacune dans l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, suscitant un intérêt considérable aux Etats-Unis et à l'étranger. Il a été traduit en allemand, en français, en italien et en polonais⁶. En 2000, il a obtenu le prix de la fondation Max Geilinger pour sa contribution à l'échange d'informations culturelles et littéraires entre les espaces germanophone et anglo-saxon et, en 2002, le prix de la fondation «Valeurs occidentales».

On peut considérer les pages qui suivent comme le complément de *Target Switzerland*, bien que la lecture de ce dernier ouvrage ne soit nullement une condition. Ce nouveau livre propose une image supplémentaire, plus personnelle, des comportements principaux, des plans et des événements, seulement effleurés dans l'ouvrage précédent, mais qui sont cependant essentiels pour comprendre la manière dont la Suisse a prévenu une invasion et une occupation par les nazis. Il présente de nombreux souvenirs de survivants de cette époque et les témoignages oraux attestent de conceptions et d'expériences qui n'apparaissent pas dans les documents officiels ou dans les survols historiques. Il révèle également des plans de coup d'Etat et d'invasion des nazis, résultat de vastes recherches dans les archives militaires allemandes.

Ce livre est divisé en quatre parties. La première, *La guerre des mots et des nerfs*, montre comment la Suisse a conçu une «défense spirituelle» active alors que les nuées d'orage s'accumulaient et se déchargeaient. Les chapitres décrivent l'utilisation de la presse et du cabaret comme arme satirique contre le totalitarisme et le rôle des actualités cinématographiques suisses concourant à l'établissement d'un esprit de résistance. De même, les projets allemands de coup d'Etat et les rapports d'avant-guerre sont analysés, lesquels ont influencé négativement l'état d'esprit de la population suisse par rapport au III^e Reich.

Table des matières

PRÉFACE	7
INTRODUCTION	9
AVANT-PROPOS	11

PREMIÈRE PARTIE La guerre des mots et des nerfs

CHAPITRE PREMIER L'esprit de résistance	21
CHAPITRE 2 Les yeux des services secrets allemands	34
CHAPITRE 3 La satire dans le combat contre Hitler	57
CHAPITRE 4 La contre-attaque des actualités cinématographiques	72

DEUXIÈME PARTIE Préparatifs d'invasion

CHAPITRE 5 Jadis, j'ai été un soldat de milice	101
CHAPITRE 6 Guerre éclair 1940	136
CHAPITRE 7 La Suisse est un hérisson	166

TROISIÈME PARTIE

Le combat pour la survie: nourriture, combustible et peur

CHAPITRE 8

Masques à gaz et pain de pommes de terre:
la transmission d'une histoire orale 193

CHAPITRE 9

Le tampon «J», le canot de sauvetage et les réfugiés 223

QUATRIÈME PARTIE

Espionnage et subversion

CHAPITRE 10

Les conséquences de l'encerclement 261

CHAPITRE 11

Des intrus parmi nous 291

CHAPITRE 12

La fenêtre des Etats-Unis sur le Reich: Allen Dulles à Berne 311

CONCLUSION 331

TABLE DES MATIÈRES 335

*Achévé d'imprimer
le douze mai deux mille onze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

*Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève
Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux*